

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 101 (1998)

Artikel: La mort en mon jardin
Autor: Choquad, Françoise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La mort en mon jardin

Par Françoise Choquard

Avec lui – l'homme du dernier jardin – j'ai souvent parlé d'arbres, parce qu'il connaissait tout d'eux, feuilles, écorces, longévité, altitude, jusqu'aux symboles qu'on veut leur voir attachés. Faute d'entreprendre des choses, à nos âges avancés, nous préférons en évoquer certaines, qui étaient d'un temps passé. J'aimais son écoute de l'autre et de moi en particulier. Je lui devinais d'ailleurs quelques pans de vie douloureux, lesquels furent aussi au détour de mes chemins.

Ainsi j'aurai évoqué pour lui le puissant arbre d'un verger de mon enfance. N'est-ce pas un peu là qu'une seconde moi-même est née ? De l'autre côté de la route cantonale – je me remémore avec bonheur Porrentruy, ma petite ville natale – et faisant pendant à notre maison aujourd'hui détruite, se trouvait une demeure harmonieuse dans ses proportions, et où habitait un avenant président de tribunal. Derrière elle, sur une assez forte déclivité, s'étendait un verger qui me laisse peu de souvenirs, si ce n'est justement celui d'un arbre immense prenant racine dans une sorte de centre idéal. Le tronc solide avait, dans sa partie la plus haute, permis à trois robustes branches de s'étendre dans une heureuse symétrie. Quel garçon arrima, au niveau de cet embranchement, de grossières planches pour en faire un étonnant nid d'aigle, cela ne m'intéressa point. J'eus cependant, par mon frère et ses amis, vent de son abandon. Dans le même temps, j'apprenais le refus catégorique, fait à toute fille, de « monter là-haut ». Malgré tout, vint un jour de ferme décision : je grimperais à l'arbre, au risque de me casser le cou, puisqu'une courte échelle se révélait indispensable à l'exercice, m'avait-il encore été raconté. Ce fut peut-être un ange gardien qui me la fit, allez donc savoir. Toujours est-il qu'une image de moi, frémissante d'orgueil et de satisfaction, là, au cœur de l'arbre, me monte aujourd'hui encore à la tête. D'un coup l'air était plus léger, même si l'horizon, pour l'endroit, manquait de recul. Cependant les pommiers, loin en bordure du verger, m'ont fait sourire dans leurs dérisoires proportions. Moi je me sentais puissante, libre, tel un oiseau échappé. Certes, j'avais violé les interdits des scouts, me répétais-je, pour me ramener à la réalité, mais n'était-ce pas plutôt une police, une armée, ma ville tout entière que je voulais narguer ? J'eus envie de crier mon trouble, ma formidable émotion, aux quatre coins de l'horizon, ou du moins de chanter, siffler, essayer un écho, pourquoi pas. Grandie malgré moi, je connus là-haut un vertige, un dépassement, l'illumination peut-être d'un âge exalté !

Dans ce sanctuaire, hélas, personne n'était là à qui parler. Alors, d'un coup, mon bonheur creva, comme un ballon malmené. Ma conscience ce jour-là venait de s'éveiller au manque de partage, ce «grelot qui depuis si longtemps m'assassine». Néanmoins je redescendis sur terre, au propre comme au figuré, pris du plomb dans la cervelle au fil des ans, mis au monde plusieurs bébés – devant trouver plus tard des arbres où grimper – mais jamais n'oubliai mon aventure. Mon vertige, et pour toujours, m'avait appris le besoin des mots, ces feuilles que l'arbre veut neuves à chacun de nos printemps !

Un jour d'anniversaire, le père de mes enfants m'entendit : «Je voudrais un lilas, me suis-je exclamée, pour me rappeler ceux de mon enfance – mauve, bleu ou blanc, qu'importe, mais qu'il soit parfumé» ! Il me l'offrit, un peu malingre, un peu étriqué, mais l'arbre frêle fut arrosé et fort choyé dans sa teinte pâle et son parfum étouffé. Plus tard, dans le jardin de la maison profonde, on le replanta et, autour de lui, les petites enterraient leurs dents de lait. Moi, il y a trop de choses que je n'arrive pas à enterrer, mes nostalgies en tout premier. Certains soirs de parfums plus violents, quand les hirondelles volent bas avant l'orage, la silhouette de ma mère malade se dessine, pour s'évanouir trop tôt.

Non loin du lilas et de l'âge de la vieille maison, un noisetier avoisine le trou de sable. Des bras gracieux s'y sont agrippés, plusieurs cordes y furent nouées. A ses côtés, les pique-niques étaient bruyants et mouvementés. On riait, on refaisait le monde. Sous nos yeux, cependant, et prévoyant les mortes saisons, de sages écureuils serraient déjà leur butin.

En amont de ces années tranquilles, un alexandrin dans mon journal intime confessait quelque rencontre superbe, et lors défendue. Là-bas la rivière était profonde et, couchés dans l'herbe, nous contemplions les arbres à l'envers : «Argent les feuilles sous les trembles en été/et des dimanches les encens recommencés». C'est donc qu'il y eut des trembles, et des dimanches, et qu'ils furent beaux ! Mais plus loin le poème propose une couleur fallacieuse pour la raisonnable interdiction : «Dorée la chaîne des silences imposés/aux myriades de mes rêves éparpillés».

Et pendant ce temps le noisetier débordait de feuilles, qu'il s'agissait de ramasser. Tous les arbres voisins, d'ailleurs, penchent encore leurs branches par-delà la clôture mitoyenne, mais pourtant le maître de maison n'est plus, qui aimait jardiner. Dans la même année qui le vit s'en aller, l'abricotier aux fruits juteux sous le soleil du soir mourut étrangement, peut-être de ses racines trop nouées en fidélité. On survécut, on écrivit et l'on baptisa de nombreux petits-enfants. Néanmoins et sans qu'on le veuille, dans ses pages désormais fragiles, le livre des saisons s'amenuise, petit à petit.

Cet automne, de guerre lasse parce qu'il y a trop de feuilles mortes, parce qu'il y a trop à faire, trop à gérer, à craindre et à assumer, ordre fut donné – mais où faut-il donc commencer ? – de scier le noisetier ! Du

coup le jardin, dans son désordre et sa curieuse nudité, a semblé abandonné. Alerté, et triste pour le noisetier, l'homme qui aimait les arbres s'offrit à venir travailler. Ce serait en début de semaine et peu avant mon retour, ciel et température étant annoncés tels ceux d'un été ! Le jardin remis à neuf, j'arriverais insouciant, dirais qu'ainsi tout est beaucoup mieux, et une fois de plus, heureux d'être ensemble, nous aurions fait le point. C'est autre chose qui m'attendait, et que je ressasse dans un désarroi muet.

L'homme avait passé sa veste du bricolage et chaussé ses souliers usagés. Dans un bol, son ultime cueillette des framboises tardives. L'amas des branches tombées. En tas, les dernières feuilles mortes groupées. Les corbeilles à remplir. Peut-être, pour lui qui savait écouter, l'ultime note d'un oiseau, dans le frêne dénudé. Comme la hampe d'une croix, le râteau encore serré dans la main – et alors, dans les yeux, déjà le bleu de l'éternité – la chute a dû venir, lente, sur le dos, les bras écartés, tel un Christ dans l'herbe oublié.

Françoise Choquard (Berne), romancière et nouvelliste. Elle a publié six romans – le dernier a fait l'objet d'un colloque universitaire et a été également traduit en roumain – plus de vingt nouvelles dans différentes revues et a participé à quatre ouvrages collectifs. Elle a reçu différentes distinctions littéraires.

